

# LE MANDAT

UN FILM DE  
OUSMANE SEMBÈNE



LE 14 JUILLET  
AU CINÉMA

VERSION RESTAURÉE 4K

Splendor

CAHIERS  
CINÉMA

CNC

STUDIOCANAL

UN FILM DE SAMBA GADJIGO ET JASON SILVERMAN

# SEMBÈNE

L'HISTOIRE DU PÈRE  
DU CINÉMA AFRICAIN

LE 14 JUILLET  
AU CINÉMA

INÉDIT



Splendor

CAHIERS  
CINÉMA





# Télérama

## REPRISE


Il est le père du cinéma africain. Un de ses films et un riche portrait d'Ousmane Sembène sont en salles.

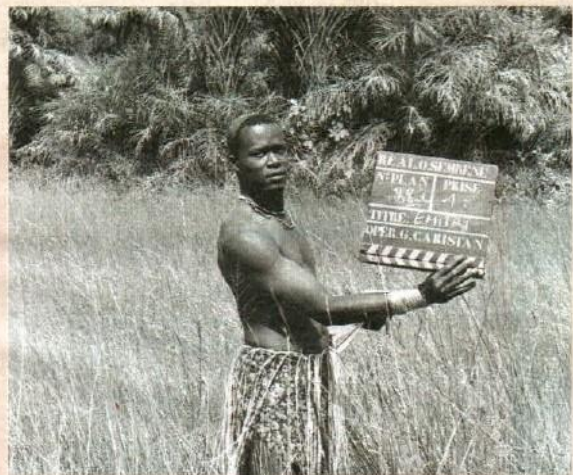
« Ne travaille jamais pour un Blanc », lui avait conseillé son père, pêcheur sur le fleuve Casamance comme, avant lui, le père de celui-ci. **OUSMANE SEMBÈNE** (1923-2007) a bien fait de lui désobéir en s'en allant gagner un temps sa vie en France, témoignant d'un tempérament solide que rien, jamais, ne fit plier. Cette personnalité majeure de l'Afrique contemporaine s'est d'abord illustrée comme écrivain, après que dix ans de travail sur les docks de Marseille l'ont ouvert à la littérature dans les bibliothèques de la CGT. De retour au Sénégal, y ajouter l'activité de cinéaste lui a paru une évidence, tant il lui importait de toucher une population encore largement illettrée.

En quelques courts métrages et neuf longs réalisés sur une période de quarante ans, il a su aborder sans détour quelques problématiques brûlantes et façonner une esthétique proche de l'art du griot, qui lui vaut d'être reconnu comme le père du cinéma africain. Ses films dénoncent aussi bien les rapports de domination issus de l'histoire coloniale (*La Noire de...*, 1966), que l'emprise délétère de l'islam et du catholicisme sur les structures sociales traditionnelles (*Ceddo*, 1977), le massacre de tirailleurs sénégalais ordonné par des officiers français en décembre 1944 (*Camp de Thiaroye*, 1987) ou la pratique tenace de l'excision (*Moolaadé*, 2003).

Outre le riche portrait documentaire **SEMBÈNE !**, coréalisé en 2015 par son ami et biographe **SAMBA GADJIGO** et par **JASON SILVERMAN**, ressort en version restaurée **LE MANDAT**, adapté en 1968 de son propre roman. Une satire sociale tournée en wolof, dans laquelle se révèle la cupidité des hommes. « *L'honnêteté est un délit* », se désespère son héros au terme de ce conte moral passablement désenchanté.

— François Ekchajzer

| En salles, 



*Sembène !*, documentaire de Samba Gadjigo et Jason Silverman.



Le Mandat d'Ousmane Sembène

## La fièvre du CFA

Le mandat se chante en faisant la lessive, mélodée plaintive scandée devant une chèvre interloquée. Il se décline en sacs de riz indochinois, en boîtes de tomates, en sel, en soutiens-gorge de dentelle rouge « payables demain ». Il aime les voisins, amis, famille, jusqu'à l'imam du village, autour du malheureux Ibrahima Dieng. Brave homme mais pas très futé, musulman pieux et chômeur professionnel, le héros du quatrième film – et deuxième long métrage – d'Ousmane Sembène voit sa vie chamboulée quand le facteur lui apporte un mandat de 25 000 francs CFA envoyé de Paris par son neveu balayeur. La somme est dérisoire, pour autant le bout de papier va faire souffler un vent de folie sur le quartier. Est-ce d'ailleurs l'argent qui est convoité, ou plutôt la promesse qu'il fait miroiter, celle d'une manne sans fin venue de France ?

Rêvé, fantasmé, fétichisé, scandé *ad nauseam*, le mandat devient en quelques heures l'obsession de tous. D'autant plus désirable qu'une catastrophe le met hors de portée : faute d'avoir la carte d'identité que la Poste lui réclame, lui qui n'a qu'un pauvre acte de naissance stipulant qu'il est né « vers 1900 », Ibrahima ne peut l'empocher. Commence pour lui un long parcours du combattant dans les méandres de l'administration sénégalaise, mais aussi une guérilla infiniment plus pernicieuse avec son voisinage, appâté par les CFA.

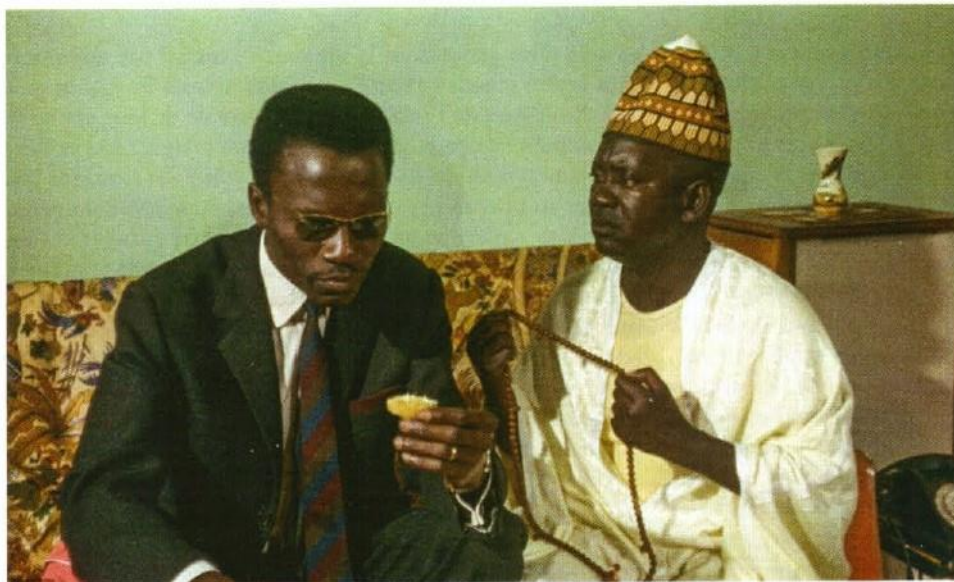
C'est en 1956 que Sembène arrive à la littérature, « comme un aveugle découvre la vue », dit-il dans le documentaire fouillé que lui consacrent Samba Gadji et Jason Silverman, *Sembène !* (2015), également en salles cet été. Adapté du roman éponyme publié en 1965, *Le Mandat* est une farce de l'absurde, portée par une hallucination collective. Grand admirateur de Chaplin, Sembène a-t-il pensé à la scène de *La Ruée vers l'or* où un prospecteur affamé fantasme Charlot en poulet dodu ? Ici le burlesque se mâtine, non pas de tendresse, mais de la plus sardonique des cruautés. Au début du film, Ibrahima est

filmé tel qu'en lui-même : pauvre mais bienheureux, se satisfaisant d'un bon thiéboudienne, d'une sieste et d'un vigoureux massage des pieds prodigué par sa seconde épouse. Ses pieds, justement, vont être mis à rude épreuve au fur et à mesure de la transformation du mandat en mistigri. Les babouches immaculées, le rythme nonchalant du premier voyage au bureau de poste se transforment en cavalcade effrénée, captée en de longs plans frénétiques sur les pieds désormais poussiéreux et crevassés d'Ibrahima, devenu, tel le savetier de la fable, l'ombre de lui-même, et comme projeté par son obsession dans un autre espace-temps.

Trois ans plus tôt, *La Noire de...* empruntait rythme et découpage au néoréalisme, exaltés par un noir et blanc lumineux, pour décrire le calvaire d'une jeune bonne de Dakar poussée au suicide par ses employeurs, deux expatriés français. Les contours du *Mandat* sont plus rudes, la dénonciation s'y fait plus frontale et tous azimuts, augmentée par la couleur et le grain de la pellicule Kodak, qui font vibrer une nuance de vulgarité sur le tableau. Personne n'est épargné dans cette fable cruelle où la rapacité des uns joue à armes égales avec la crédulité des autres. Ibrahima est cerné par les vautours, chacun tentant d'arracher un lambeau du mandat. Mais lui-même n'a-t-il pas tout de l'imbécile heureux ?

Seuls quelques plans fugaces de Paris, portés par la voix off du neveu, tranchent sur le reste du film. Loin du petit théâtre pagnolique de quartier, ils disent, avec une sobriété glaçante, la dureté de la vie d'immigré dans la capitale, la tristesse d'être loin des siens et le labeur accompli pour leur envoyer ces maigres économies. Elles pointent aussi, à rebours, la gabegie dakaroise, met face à face bons à rien et profiteurs – l'imam entre dans les deux catégories. Pour la première fois, Sembène « parle à son peuple », et ses mots n'ont rien d'indulgent.

Élisabeth Lequeret



*Le Mandat* d'Ousmane Sembène. En salles le 14 juillet. Blu-ray et DVD, Studiocanal. *Sembène !* de Samba Gadji et Jason Silverman. En salles le 14 juillet.

© 1968 STUDIOCANAL/FILMS DOMREVE



# Le Mandat

Ousmane Sembène, 1968, Sénégal / France



## (IN)DÉPENDANCES

On connaît surtout l'œuvre d'Ousmane Sembène par *La Noire de...* (1966), emblématique et révolutionnaire « premier long-métrage africain », ou par les polémiques *Ceddo* (1977) et *Camp de Thiaroye* (1988), longtemps interdits respectivement au Sénégal et en France. Mais derrière une filmographie aux films graves, souvent à thèse, se cache un film d'apparence plus légère, qui échappe parfois à la considération

de certains biographes. Pourtant, il ne faut pas se tromper, *Le Mandat* est le chef-d'œuvre d'Ousmane Sembène. L'histoire est simple : Ibrahim, dakarais pauvre mais fier, reçoit un généreux mandat de 25.000 francs CFA de son neveu, immigré à Paris. Ibrahim doit bien sûr partager la somme avec la famille, mais il peut s'octroyer une raisonnable part. Mais encaisser ce mandat dans un Sénégal post-colonial aux administrations kafkaïennes va rapidement se transformer en cauchemar.

**En français dans le texte** Satire, *Le Mandat* n'est pas une critique directe de la colonisation. La figure du colon semble même absente de cette histoire post-coloniale, où les oppresseurs sont autant sénégalais que les opprimés. Mais il est frappant de voir à quel point le centre-ville de Dakar et sa mairie ressemblent à une petite ville du sud de la France. Et les quartiers résidentiels aisés, aux trottoirs immaculés, évoquent ceux d'une banlieue chic de Paris. Ousmane Sembène, dont les relations avec le premier président du Sénégal Léopold Sédar Senghor, pourtant son frère en littérature, étaient plus que tendues, nous montre un pays qui se réclame indépendant en calquant les institutions et les codes culturels du pays dont il était sous la domination. Paradoxalement, alors qu'on revendique partout l'autodétermination, tout ce qui peut faire l'identité sénégalaise disparaît du paysage. Les élites parlent le français, et la langue de Molière s'affiche sur chaque panneau informatif, à chaque intersection et dans les services publics. C'est la seule langue officielle. Dans les administrations, on porte le costume, la cravate, et les femmes sont habillées à la mode de Paris. Senghor, futur immortel de l'Académie Française, bien que né à Joal, au sud-est de Dakar, n'était-il pas lui-même un député français et ministre de De Gaulle ? Il n'y a que les pauvres comme Ibrahim pour porter le boubou, parler wolof et

STUDIO CANAL  
COMBO DVD /  
BLU-RAY  
30 JUIN 2021

En complément, une interview avec Alain Sembène, fils du réalisateur (28 min) ; une conversation entre le scénariste Boubacar Boris Diop et la sociologue Marie-Angélique Savané (19 min) ; deux documentaires sur le film : « Un rendez-vous à Dakar » (21 min.) et « Une histoire sénégalaise : Le Mandat et la naissance du cinéma ouest-africain (24 min.) ; une courte vidéo sur les coulisses (2 min.) ; une bande-annonce (1 min.) ; enfin, un commentaire audio de de Samba Gadjigo et Jason Silverman, réalisateur du documentaire Sembène !.

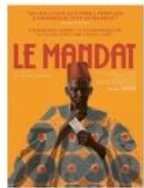
pratiquer l'islam. Des rebuts de la société à qui l'indépendance n'a rien apporté, qui ne se sentent pas plus sénégalais qu'ils ne se sentaient français, car ce Sénégal ne veut pas d'eux.

## La carte et l'identité

Pour encaisser son mandat, notre héros a besoin d'une carte d'identité. Mais personne n'a jamais donné de carte d'identité à Ibrahim, né quelque part dans la première moitié du <sup>xx</sup>e siècle, en Afrique Occidentale française. Et justement, quand est-il né ? Comme trois quarts des Africains à cette période, Ibrahim ne le sait pas. Or, impossible de lui faire une carte d'identité sans date de naissance. Et de guichet en guichet, l'espoir qu'Ibrahim touche cet argent devient de plus en plus faible. Mais cet argent, il n'y a pas qu'Ibrahim qui l'attend. Rapidement, il se retrouve sous pression de toute part : sa famille attend sa part du butin, tandis qu'une vague connaissance du Ministère qui prétend apporter son aide cherche en vérité à l'arnaquer. Il faut dire qu'Ibrahim a du mal à rester discret. Dès réception du mandat, il crie fortune sur tous les toits, et promet de rembourser ses nombreuses dettes de jeu et l'argent que beaucoup lui ont prêté. Car Ibrahim, allégorie comique du « Sénégalais moyen », n'est pas le héros en souffrance d'une version subsaharienne des *Misérables*. Personnage grotesque, il aime se prendre pour plus important qu'il n'est, et se plaît à parader dans les rues avec son plus beau boubou, tel un paon un peu ridicule. Les seuls personnages véritablement nobles du *Mandat*, ce sont ses femmes. Ibrahim est polygame, mais cet aspect n'est traité ni sous l'angle du fantasme, ni sous celui de la critique sociale. C'est juste un fait ordinaire de la société sénégalaise, parmi d'autres. On peut quand même se demander ce qu'elles lui trouvent, Méty et Aram, les deux compagnes d'Ibrahim. Elles semblent toutes deux bien plus sages et raisonnées que lui – et elles s'entendent particulièrement bien. On sait Ousmane Sembène défenseur des causes féministes, lui qui fut l'auteur du premier grand film africain contre l'excision, *Moolaadé*, (2004) – *Le Mandat* est plus engagé qu'il n'y paraît.

Mentionnons également qu'il s'agit aussi du premier film presque entièrement en wolof, cette langue parlée par 90% de la population sénégalaise au quotidien, alors que la langue officielle de l'administration reste, aujourd'hui encore, le français. L'histoire raconte que Sembène s'est battu avec son coproducteur français, Robert de Nesle, qui exigeait un film *en français*. Résultat, le film fut tourné dans les deux versions. S'il faut concéder que l'héroïne de *La Noire de...* (1966) pense en français alors qu'elle ne parle pas cette langue, *Le Mandat* existe sans les oripeaux de cette culture française qu'il entend justement dénoncer. Ainsi, il est l'un des premiers films véritablement africains.

PIERRE CHARPILLOZ



SPLENDOR FILMS  
CINÉMA  
14 JUILLET 2021

1. Voir *Revus & Corrigés* n°10 : Histoire(s) de cinéma d'Afrique(s) (printemps 2021).  
2. Page suivante : n'en déplaise à Samba Gadjigo et Jason Silverman, les auteurs du documentaire hagiographique *Sembène !* (2015, qui ressort en salles par Splendor Films en complément de programme), dans lequel *Le Mandat* n'est pas une seule fois mentionné, alors que les réalisateurs reviennent en détail sur la vie et l'œuvre du « père du cinéma africain ».



## Le Mandat de Sembène Ousmane



### Le Mandat de Sembène Ousmane

***Le Mandat, Prix de la critique internationale au Festival de Venise (1968), est une fresque fabuleuse de la nouvelle société sénégalaise corrompue après l'indépendance.***

Un bout de papier fait exploser les hypocrisies d'un quartier prétendu solidaire.

Un jour, le facteur apporte à Ibrahima Dieng une lettre de son neveu, balayeur de rues à Paris, avec un mandat de vingt-cinq mille francs CFA.

Ibrahima, sans travail et avec femmes et enfants, doit seulement garder 2 000 francs, le reste devant être remis à sa sœur.

Mais la nouvelle se répand dans le quartier... Femmes, voisins, famille voient dans cette promesse d'argent leur issue de secours.

Ibrahima ne refuse pas les crédits, les petits services : il se montre généreux.

Seulement quand il veut toucher l'argent à la poste, on lui demande sa carte d'identité, qu'il ne possède pas. Et c'est le début d'une épopée dans les méandres d'une administration vénale et absurde... Où Ibrahima se retrouve victime d'un morceau de papier qui le laissera plus misérable qu'il n'était.

Sembène Ousmane pose un regard amusé et satirique sur ce mâle tout puissant qui se fait gruger, incapable de se défendre contre les malins de l'administration et les petits escrocs de son entourage.

Un regard touchant aussi, car au fil de l'histoire on s'attache à l'honnêteté naïve, mais salutaire de cet homme pris dans le filet inextricable des mensonges quotidiens.

A travers ces errances, son odyssée, le masque tombe brutalement sur une société où tout le monde vole tout le monde. « Dans le pays, seuls les malins vivent bien ».

Sembène Ousmane donne à voir un quotidien, une ambiance et des personnages parfaitement authentiques.



# Sembène ! [Sembene !]

de Samba Gadjigo et Jason Silverman

Présenté à Sundance, Venise et Cannes en 2015, ce n'est que maintenant que ce film consacré au "père du cinéma africain" sort sur nos écrans. Un documentaire solide, bien mené, frôlant l'hagiographie mais l'évitant, heureusement, in fine.



★★★ La voix off et les interventions de l'écrivain Samba Gadjigo nous guident dans la vie et l'œuvre d'Ousmane Sembène, figure centrale du cinéma africain. Suivant la chronologie, intégrant d'autres témoignages et de très nombreux documents où s'exprime Sembène, il retrace son enfance et son adolescence dans le Sénégal encore colonie française, son départ pour Marseille où il devint docker, son engagement communiste, sa formation comme cinéaste en URSS, puis sa carrière d'écrivain et de réalisateur unanimement salué comme "le père du cinéma africain". "J'ai grandi dans un petit village du Sénégal, sans radio, sans télévision et sans journaux. Tout ce que j'avais, c'était les contes de ma grand-mère. À quatorze ans, je rêvais de devenir Français, comme les personnages des livres lus à l'école". C'est par ce texte d'Ousmane Sembène, soutenu par des images récentes d'enfants, que s'ouvre le documentaire de S. Gadjigo, qui fut un long temps un proche de Sembène et l'accompagna dans le monde au cours des années 1980, et J. Silverman. Une première réserve : pourquoi, alors que le texte off de Gadjigo est dit en français, ses interventions (comme celles d'autres témoins secondaires) sont-elles en anglais non sous-titré ? Parmi les intervenants, l'un des plus intéressants est le fils de Sembène, Alain, qui calmement, sans complaisance - et en français ! - analyse le personnage de son père (qu'il vit peu après ses huit ans) au quotidien. Grâce à lui, vers la trentième minute où il déclare ne pas aimer le culte rendu à son père, l'image d'infailible gourou fumeur de pipe de celui-ci s'estompe et le film échappe à la tentation hagiographique. Rythmé par des extraits significatifs de l'œuvre de Sembène : *La Noire de...* [1966, le documentaire

DOCUMENTAIRE  
Adultes / Adolescents

## ♦ GÉNÉRIQUE

Scénario : Samba Gadjigo et Jason Silverman Montage : Ricardo Acosta Musique : Chris Jonas et Ken Myhr Son : Eric Offin Production : Galle Ceddo Projects Producteurs : Samba Gadjigo et Jason Silverman Producteurs délégués : Jenifer Westphal, Andrew Pinkes, William T. Conway et Dan Cogan Coproducteur : Mark Steele Distributeur : Splendor Films.

86 minutes. Sénégal - États-Unis, 2015  
Sortie France : 14 juillet 2021

s'achève d'ailleurs par une séance de projection de ce premier grand succès dans une école de village sénégalaise), puis *Emilai* [1971], sur la corruption politique à un moment où "le rêve d'une Afrique nouvelle était devenu un cauchemar", film qui fit de lui un héros, internationalement salué, de la cause progressiste en Afrique. Suivent *Xala* [1974] et surtout *Ceddo* [1977], qui décrypte et combat l'influence de l'Islam, "force envahissante le plus souvent imposée par les armes", qui fut longtemps interdit. À ce propos, on aurait aimé que les rapports devenus conflictuels du cinéaste avec le président Senghor soient mieux éclairés et moins unilatéralement présentés. De même qu'on voudrait comprendre ce qui sépara Sembène de sa femme Carrie, qui fut un temps sa collaboratrice et sa muse. Les moments les plus marquants sont, logiquement, portés par deux des films majeurs de Sembène. *Le Camp de Thiaroye* [1987], évocation de la répression sanglante d'une rébellion des tirailleurs lésés par l'armée française après la Seconde Guerre mondiale : là, c'est en France que ce film, multiprimé à Venise, fut bloqué. Et enfin, *Moolaadé* [2003], son dernier film s'élevant avec courage contre la pratique de l'excision. La volonté de réalisme de Sembène lors du tournage d'une scène d'excision d'une petite fille amena le directeur de la photographie à cesser de filmer : un moment très dur et très fort. **\_Ch.B.**

Visa d'exploitation : 155054. Format : 1,85 - Noir & Blanc - Son : Stéréo.

## SEMBENE !, l'histoire du père du cinéma africain

« Si les Africains ne racontent pas leurs propres histoires, l'Afrique va bientôt disparaître. »

**Film documentaire sorti en 2015, SEMBENE ! est consacré à Ousmane Sembène, considéré comme le père du cinéma africain.**

C'est l'histoire d'un rêve qui a un jour germé dans la tête d'un petit garçon : découvrir le monde. Né en 1923 dans un petit village au sud du Sénégal sous domination coloniale, Ousmane est un garçon plein d'énergie. Il se fait renvoyer de l'école pour indiscipline et désobéit des années plus tard au vœu de son père, celui de ne jamais travailler pour « L'homme blanc » : Ousmane prend le large, soucieux de découvrir le monde et atterrit à Marseille où il devient docker. **Le Docker noir.** La ville déclenche son éveil politique, il rejoint le parti communiste. La ville crée aussi son éveil artistique, il découvre au travers des œuvres musicales et littéraires le pouvoir et la beauté de la culture européenne. Un jour, au port, il se brise le dos sous le poids d'un sac de café. Il passe six mois à l'hôpital, couché sur le ventre. Il en profite pour lire et se cultiver. Cet amour qui vient de naître en lui ne le quittera plus désormais. C'est un peu plus tard qu'il constatera avec dépit un vide à combler, une grande absence : l'histoire de son Afrique de cœur, celle qu'il connaissait n'avait pas encore été racontée.

1960 connaît la parution de son troisième livre **Les bouts de bois de Dieu**, après **Le Docker noir** (1956) et **Ô pays, mon beau peuple** (1957). Le livre contient des sous-titres en wolof et s'érige en repère pour la jeunesse africaine. 1960 est une année qui marquera l'histoire du continent. C'est l'année des indépendances, le rêve d'une Afrique nouvelle et unifiée. Une année plus tard, il est invité à l'école de cinéma VGIK en Union soviétique à Moscou. Ousmane retourne en Afrique avec une caméra 16 mm dans sa valise et réalise l'année suivante **Borom Sarret** (le charretier), prix de la première œuvre au festival international du court-métrage de Tours, film qui finira par devenir un classique du cinéma d'Afrique noire. C'est sa contribution à ce vent de liberté africaine. Il découvre alors le pouvoir du film en Afrique où le taux d'illettrisme encore significatif empêche à beaucoup de lire des romans. Son œuvre est un film tourné en Afrique et pour les Africains, sans industrie cinématographique, sans acteur professionnel, sans financement.

Son troisième film **La noire de...** (1966), après **Niaye**, un deuxième court-métrage, est le premier long métrage « négro-africain » du continent. Le film connaît un immense succès (prix Jean-Vigo 1966) et remporte le prix du long métrage pendant le premier festival mondial des arts nègres à Dakar. Ousmane Sembène est même plus tard invité à Cannes, devenant ainsi le premier noir membre du jury au Festival de Cannes. « L'Afrique noire avait besoin de son propre cinéma, de ses propres héros », écrira-t-il plus tard.

Douze ans après les indépendances, le rêve de renouveau devient un sombre cauchemar. Le continent se défait, le continent se déchire. En réponse à cette décadence, Ousmane Sembène sort en 1972, après **Le Mandat**, son premier film d'une trilogie sur la corruption politique et la résistance populaire : **Emitai**. Le film est censuré. Ça ne sera pas la dernière de ses œuvres à connaître ce traitement. Ousmane se fera même une réputation de réalisateur aux films censurés, gardant tout au long de sa carrière dans ses œuvres un accent de revendication et de dénonciation...

**SEMBENE !** est un film documentaire consacré à la vie du cinéaste sénégalais. Narré par la voix de Samba Gadjigo, on est entraîné dans cette belle histoire de fils de pêcheur, de docker noir qui s'élève et devient infiniment plus fort que son propre destin. C'est l'histoire d'un homme, l'histoire

d'un rêve devenu réalité, l'histoire d'un peuple. Une vie se déroule devant nos yeux avec ses coups d'éclats et ses contradictions, aux rythmes d'un instrument à corde, interrompu par des intermèdes tout en croquis et en couleur.

C'est une errance au bout de laquelle un peuple se réalise. Les images, mises bout à bout, en chaînon sont des fragments disparates d'un assemblage unique. Une sculpture composite. On admire le guide, le révolutionnaire, l'artiste. On découvre également le mari, le père, l'ami.

**SEMBENE !** C'est bien plus qu'une biographie. C'est l'histoire d'un homme qui a parlé au nom de tout un peuple et qui a été entendu.

Remerciements chaleureux à Splendor Films.

# ZOOM

## **Samba Gadjigo, réalisateur sénégalais**

**Samba Gadjigo est un réalisateur et scénariste né le 12 octobre 1954 au Sénégal.**

Diplômé de l'université de Dakar, il poursuit ses études aux Etats-Unis où il obtient son doctorat à l'université de l'Illinois. Il travaille depuis 1986 comme professeur de français à Mount Holyoke College dans le Massachussetts.

En 2015 avec Jason Silverman, ils réalisent **SEMBENE !** qui a été projeté au festival du film de Sundance, au festival de Cannes et au festival de Venise. Le film documentaire a connu un franc succès critique.

Samba Gadjigo est aussi un auteur prolifique avec des œuvres sur la thématique du cinéma et de la littérature africaine.

**Patrick Kasongo**



# Le Canard enchaîné

## Sembène !

Romancier et réalisateur autodidacte, docker à Marseille après la guerre, le Sénégalais Ousmane Sembène (1923-2007) est considéré comme le père du cinéma africain.

Truffé de belles images d'archives et de témoignages parfois contrastés, ce fascinant documentaire dévoile un destin hors norme. Cinéaste éminemment politique, obsédé par la cause des peuples africains, Sembène n'obtiendra une reconnaissance internationale qu'après une longue traversée du désert. – **F. C.**

## Le Mandat

Sorti en 1968 et adapté de l'un de ses romans, « Le Mandat », d'Ousmane Sembène (*lire ci-dessus*), est une charge acerbe contre la société sénégalaise postindépendance. Flanqué de deux épouses plaintives, le malheureux Ibrahima Dieng (Makhouredia Gueye, très convaincant) a reçu de son neveu travaillant à Paris un mandat de 25 000 francs CFA. Or, pour l'encaisser, il faut une pièce d'identité, une date de naissance et une photo... Autour de lui, amis parasites, créanciers mesquins et bourgeois sans scrupules ne font qu'envenimer la situation. Le pays ne tourne pas rond ; Dieng perd la boule. Tragiquement comique. – **F. C.**

# Le Monde

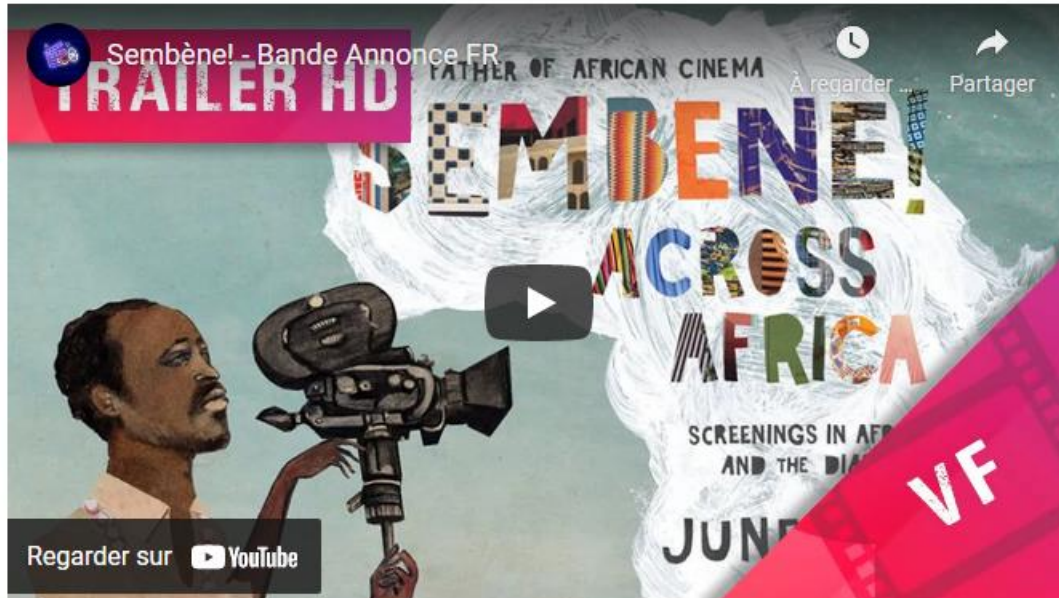
- Reprise

## « Le Mandat » et « Sembène ! » : retrouvailles avec le père du cinéma africain



Qu'aurait pensé Ousmane Sembène (1923-2007) de la date de sa résurrection sur les grands écrans ? *Le Mandat*, l'un de ses plus beaux films, et *Sembène !*, documentaire passionnant consacré à l'homme et à son cinéma, sont sortis le jour de la fête nationale française, ironie que le vétéran sénégalais de la lutte anticoloniale n'aurait pas forcément appréciée. Peu importe, la vision de ces deux films donne la juste mesure de l'œuvre et de l'homme, père fondateur du cinéma africain, chroniqueur impitoyable des décennies qui suivirent les indépendances.





Tourné en 1968 et en wolof, la langue majoritaire au Sénégal, *Le Mandat* décrit avec une cruauté minutieuse la toxicité des séquelles laissées par la colonie et les inégalités qui se creusent sous la présidence de Léopold Sédar Senghor, qui restera au pouvoir de 1960 à 1980. Curieusement, le film n'est pas évoqué dans *Sembène !*, le documentaire biographique que signent le Sénégalais Samba Gadjigo, universitaire qui collabora avec le cinéaste, et l'Américain Jason Silverman. C'est l'un des rares défauts du film, qui réussit à dessiner le portrait d'un héros imparfait. T. S.

- ¶ *Le Mandat*, film sénégalais d'Ousmane Sembène (1968), avec Makhouredia Gueye, Ynousse N'Diaye, Isseu Niang, Mouss Diouf (1 h 32).
- ¶ *Sembène !*, documentaire sénégalais et américain de Samba Gadjigo et Jason Silverman (1 h 26).

**Le Monde**